Cart
FRC
876 T

TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT,

ou

RÉPONSE

AU DOMINE SALVUM FAC REGEM;

Par un Homme de Lettres-Patriote, Citoyen du Diſtrict des Petits-Auguſtins.

NH W 17616

AVIS.

L'indignation que j'ai reſſentie à la lecture du Libelle que je réfute, ne m'a pas permis d'épurer mon ſtyle ; je prie le Lecteur d'avoir de l'indulgence, & de faire attention que le cri du ſentiment ne peut être étudié.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT ;

OU

RÉPONSE

AU DOMINE SALVUM FAC REGEM ;

Aux fureurs des Partis je ne vends point ma Plume.
Epître sur l'Indépendance.

EMbraſſer la querelle de l'honnête homme abſent, venger le juſte opprimé, faire rentrer dans le néant le fangeux libelliſte, qui cache ſous les roſes d'un ſtyle pompeux & entortillé, le fiel amer des plus noires calomnies; voilà, je crois, mes Concitoyens, les devoirs les plus chers de l'Homme de Lettres qui s'honore de probité : je me fais gloire de les remplir.

Je ne ſuis ni Protégé ni Créature de Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Duc d'Orléans; mais un bon & vrai Patriote peut-il voir, ſans frémir, déchirer ſon ſemblable par des hommes aſſez lâches pour laiſſer ignorer à leurs adverſaires d'où par

tent les coups mortels qui les assassinent ? Qu'il se présente un Dénonciateur, qu'il y ait une accusation en forme, les Tribunaux sont là ; la Justice y siege en ce moment en personne, & le dénonciateur où l'accusé y recevront le châtiment dicté par la Loi. Mais, plein de terreurs secrettes, & dans l'espoir de l'impunité, s'envelopper de voiles épais, pour terrasser un courageux ennemi que l'on n'ose attaquer en face, est une trahison que tout bon Citoyen doit réprouver. Je suis Citoyen ; je dénonce aux Ministres de la Loi tous les Libellistes. Je réclame hardiment l'appui des Tribunaux, pour les anéantir, comme un des fléaux les plus funestes qui puisse affliger la Société.

En attendant que la sage administration, que nous verrons sans doute sortir du cahos informe où nous vivons, aye pu prendre des mesures, pour forcer au silence ces Auteurs scandaleux, mille fois plus dangereux que le fatal Réverbere, dont on a trouvé moyen d'éteindre la fureur meurtriere : j'invite, au nom de l'honneur, tous les Littérateurs honnêtes à refuter ces infâmes reptiles, qui, se glissant chez les meilleurs Citoyens, par mille sentiers tortueux, hasardent tout, persuadés que leur marche sourde ne doit être honorée que d'un profond mépris. Il en est tems, Sages, qui de vos cabinets dictez des Loix à l'Univers ; montrez-vous, faites briller la vérité, rendez justice à la vertu : & par la noble fermeté de vos estimables Ecrits, contraignez ces boutes-feux, qui ne veulent que le désordre, à rougir de leur sotte impudence.

Afin de vous en défier, mes Concitoyens, connoiſſez le Libelliſte : enveloppé des ombres les plus épaiſſes, il porte ſes coups à la faveur de l'obſcurité. Deux Furies, toujours à ſes côtés, ſans ceſſe ſont occupées à préparer les venins de mille aſpics, d'autant de ſerpens & de viperes ; c'eſt-là l'encre dont la troiſieme Euménide entretient perpétuellement ſon intarriſſable & dégoûtant cornet. Jamais ſon cœur impie n'eut le plaiſir de rendre graces à l'Auteur de la Nature de ſes infinis bienfaits. Le Soleil, régénérateur de l'Univers, offuſque ſa vacillante paupiere. Son génie, toujours porté au mal, l'éloigne de toute admiration. Il voudroit trouver imparfaits juſqu'aux plus beaux chefs-d'œuvres de la Divinité. Le front ſourcilleux, l'œil cave, le teint blême, la figure allongée, l'ame, ſi on peut lui en ſuppoſer une, toujours bourellée de remords ; maigre des proſpérités d'autrui, il traine aux yeux de la multitude qui, ſans le connoître, le fuit à ſon aſpect ſiniſtre, un cadavre chancellant qu'aucunes vertus n'habiterent jamais ; enfin, pour le peindre en deux mots, le moindre mal eſt celui qu'il a fait : il eſt toujours infiniment au-deſſous de celui qu'il médite. Il tomberoit de lui-même, ſi la méchanceté & l'injuſtice ne l'emportoient chez l'humaine eſpece, ſur le bon ſens & l'équité. Le Libelliſte ne reſpecte rien ; plus l'objet eſt élevé, plus il offre de priſe à ſa malignité, parce que le nom de la perſonne ou de l'œuvre qu'il déchire, illuſtre ſon pitoyable pamphlet, & en lui procurant le débit, le dedommage, par la ſatisfaction de ſon avide cupidité, du ſacrifice fait à ſon amour-propre, par le ſecret que ſa turpitude le force à garder.

L'Auteur du *Domine, ſalvum fac Regem*, priere que tout bon François répéte perpétuellement du meilleur de ſon cœur, nous fournit une preuve complette de cette audace démeſurée ; puiſque dans le même moment où il profane le nom chéri du Roi, par des éloges dont ſa plume envenimée détruit le mérite, il navre le cœur de cet excellent Monarque, par les ſarcaſmes ſacrileges qu'il oſe ſe permettre contre ſon auguſte épouſe. François, redoutez le poiſon que diſtille à longs traits la plume vénale de celui qui, ſans ſe montrer, oſe tout attaquer. Celui qui ulcere le cœur du meilleur des Rois, en le bleſſant dans la perſonne de ſon épouſe, pouvez-vous le regarder comme bon Citoyen ? Quelle confiance pouvez-vous avoir en lui, ſi vous le jugez indigne de ce titre précieux ? Conſidérerez-vous comme votre ami celui qui agit contre le droit des gens, & qui viole l'hoſpitalité, en inſultant à votre Reine, qui eſt venue confidemment au milieu de vous, vous faire oublier par ſes bienfaits, les propos ſcandaleux que ſes ennemis répandoient contre elle en ſon abſence.

Ce miſérable pamphlet fait fortune ! Mais ſuivez-le avec moi, voyez quel tiſſu d'invraiſſemblance.s Je ne releverai que les plus fortes, & je tâcherai de paſſer ſous ſilence la plus grande partie des horreurs qu'il contient, pour ne pas augmenter leur publicité. D'abord, à la page 9, il vous prie de *ſuppléer par la ſuffiſance de vos réflexions particulieres, à l'inſuffiſance des faits qui lui ont été communiqués*, C'eſt comme s'il vous diſoit : « Je connois la force, » la dextérité, la ſoupleſſe, l'entortillage de mon » ſtyle, il exaltera vos têtes, & vous penſerez, &

» vous verrez même, ce que je n'ai pas écrit. Les » faits m'ont manqué, mais votre imagination » échauffée y suppléera ».

Un Anonyme, mes Compatriotes, en vous priant de supposer des faits, parce qu'il n'en sait pas, pourroit-il affoiblir en un moment les sentimens que votre vérirable ami n'a pu acquérir que par des années de bienfaisance, dont vous avez profité, & que vous oublieriez? François, vous pouvez être légers, mais vous ne pouvez être ingrats. Je suis donc fondé à me rendre pour S. A. S. appelant du tribunal de votre légéreté, à celui de votre reconnoissance. Si vous descendez en vous-mêmes, si vous réfléchissez un moment, quelles que soient les apparences, alors qu'il n'y aura point de preuves, alors qu'il s'agira de coudamner votre Bienfaiteur, vous vous demanderez où est le dénonciateur? quelle est sa vie? quels sont ses mœurs? Je n'ose répondre à ces questions; mais tournez le seuillet, & vous ne verrez qu'un Anonyme. Pour intéresser davantage ses Lecteurs, & faire valoir les traits envenimés qu'il décoche, il larde son ouvrage des noms respectés & chéris de la Fayette, de Bailli, &c. &c. Il leur rend justice. Ignore-t-il donc, ce savant Anonyme, que s'il étoit possible de faire paroître aux honnêtes gens la vertu odieuse, les louanges répétées que lui rend l'homme vicieux, pourroient seules opérer cette étonnante métamorphose?

Il vous présente ensuite une spéculation horrible, aussi fausse dans ses principes que dans ses conséquences, & finit, on ne sait trop pourquoi, après avoir compromis les noms de Banquiers Citoyens &

Etrangers, dont apparemment il a eu occaſion de trouver les bourſes fermées, par rejeter ſur S. A. S. tout l'odieux d'un complot, qui n'a ſans doute exiſté que dans ſon cerveau gangrené.

O mes Concitoyens ! nos plus dangereux ennemis ne ſont pas ceux qui, ſe préſentant devant nous, nous offrent un combat égal, mais, défions-nous de ceux qui travaillent dans les ténebres. Mille écrits incendiaires ſont en ce moment répandus dans cette Capitale : les uns ſe dirigent contre nos vertueux appuis, Bailli & la Fayette ; d'autres cherchent à jeter ſur les dignes Repréſentans de la Nation, des ridicules qui ne retombent que ſur eux ; ceux-ci cherchent à ternir la réputation du zélé partiſan & du premier moteur de la liberté ; ceux-là tendent à altérer la ſatisfaction d'un bon Roi, qui ſe félicite de ſe voir au milieu de ſes enfans, & ſe répandent en invectives contre l'épouſe qu'il chérit. Le Miniſtere public, occupé de choſes plus eſſentielles, a craint, ſans doute, de leur donner trop d'importance, & a penſé que le mépris, avec lequel il les voit, deſſilleroit les yeux des honnêtes gens, & feroit tomber d'eux-mêmes des Ecrits qui n'ont de valeur que par la calomnie, contre laquelle les vrais Patriotes doivent être dans ces tems de criſe plus en garde que jamais.

Je vous l'ai dit, je vous l'ai déja prouvé, le Libelliſte ne reſpecte perſonne, pas même lui, puiſque, dans le même Ecrit, comme je vous le ferai voir tout-à-l'heure, il ne rougit pas de dénigrer celui dont il a voulu ſe rendre l'apologiſte. Auparavant, voyons ce qu'il nous dit de M. l'Evêque d'Au-

tun, qu'un peu plus haut il nous avoit désigné comme tendant aux Sceaux ou au Contrôle Général des Finances. Ce hardi Libelliſte, qui paroît décidé à ſe déclarer *incognito* l'ennemi de tous les honnêtes gens, veut ici ridiculiſer ſes grandes vues patriotiques ſur les biens du Clergé que l'Aſſemblée doit, dit-on, définitivement décréter au premier moment. Enſuite, oubliant bientôt qu'il a préconiſé le courage & les vertus patriotiques du jeune héros de l'Amérique, un des premiers ſoutiens de notre liberté naiſſante, il le préſente comme un étourdi, s'oubliant aſſez, pour manquer eſſentiellement au premier Prince du Sang de France, à un Bourbon, dont le nom chéri des François eſt reſpecté juſqu'aux limites du monde.

Si le brave la Fayette eût eu, comme le prétend le lâche Auteur que je réfute, à ſe plaindre du Premier Prince du Sang, ſans doute, il eut été lui en demander raiſon: & Philippe de Bourbon, Duc d'Orléans, eſt trop juſte & trop brave, pour ſe refuſer à réparer de quelle façon que ce fut, l'outrage par lui commis. Mais, n'en doutons pas, mes Concitoyens, ce plat Zoïle vouloit en même tems, & d'un ſeul trait de plume, couvrir de ridicule deux perſonnes également reſpectables.

Qui peut donc enhardir ainſi ces mauvais génies inviſibles & impalpables? Le patriotiſme de celui dont il ſe déclare l'ennemi; la rage de quelques mauvais Citoyens, furieux d'avoir vu un Prince magnanime leur montrer l'exemple de la vertu, en ſe réuniſſant des premiers à la partie ſaine de l'Etat; le déſeſpoir de le voir toujous exciter le patriotiſme,

& faire le bien. Ce qui irrite leur jalousie, c'est la honte de ne pouvoir suivre des exemples qui coûteroient trop à leur avarice ou à leur amour-propre.

Voilà, François, les motifs des Libelles dont vous êtes infectés; que vous ne verrez s'éteindre que quand vous serez assez courageux pour ne les plus acheter & même refuser de les lire, quand on vous les donnera pour rien, comme celui-ci, qu'on distribuoit *gratis* vendredi soir au Palais-Royal. Rendez justice à votre Bienfaiteur, revenez de votre erreur avant son retour, évitez de rougir à la vue du Juste; rien ne pourra changer son cœur qui vous est dévoué; mais combien il seroit humiliant pour vous d'attendre trop tard à lui rendre des sentimens qu'il n'a sûrement jamais cessé de mériter! N'en doutez pas, notre Roi, à qui nous devons toute notre confiance, ne l'auroit pas honoré de la sienne, si les soupçons que l'on cherche à faire naître dans vos ames aimantes & reconnoissantes, eussent été fondés. Il ne vous auroit pas laissé pour gage de la pureté de son cœur, sa respectable Epouse & ses Enfans, qui ne semblent rester au milieu de la Capitale, que pour déconcerter la calomnie.

Comblé des bontés d'un Roi qui l'aime, de la tendresse d'une épouse qu'il chérit, entouré d'une famille dont il est l'idole, ne pouvant point former de vœux du côté de la fortune, que peut desirer un Duc d'Orléans, premier Prince du Sang de France? Votre affection, François. L'ayant obtenue, il ne lui restoit plus qu'un vœu à former; c'étoit de la conserver. Certainement son sort est

plus digne d'envie que celui de bien des Rois. Jettez un coup d'œil ſur ſa conduite, & tant que vous n'aurez aucune conviction contre lui, vous ſerez naturellement autoriſés à penſer avec moi, que toutes les calomnies dont il eſt l'objet, ſont ſans fondement, comme les horreurs rendues publiques contre les deux dignes protecteurs de notre liberté & de notre bonheur.

Vient enſuite une diatribe infernale contre le Comte de Mirabeau. Helas ! rendons-lui graces du bien qu'il fait, oublions le paſſé, profitons du préſent, & s'il eſt dangereux, gardons-nous de l'avenir.

Après, par un calcul *algébrico-politique*, l'Auteur fait jouer le Royaume de France à paire ou non. C'eſt ici où toute ſa monſtruoſité ſe montre à découvert ; ne pouvant rien dire, il avoue qu'il ſuppoſe. Eh ! M. l'Anonyme, que ne l'annonciez vous en commençant ? Vous m'auriez évité, ainſi qu'à mille Citoyens pouſſés par leur curioſité, la peine de lire la ſeconde page.

Tout en ſuppoſant & conjecturant, l'Auteur arrive à Londres, où il ſe complaît à rendre juſtice au Prince de Condé, pour faire une nouvelle ſortie, pleine d'invectives contre M. le Duc d'Orléans. Il n'eſt pas de notre Patrie, mes Concitoyens, l'Ecrivain de ces infernales impoſtures ; car, s'il étoit notre Compatriote, il ſeroit comme nous, perſuadé, que ſi tous les François ſont égaux en valeur, à plus forte raiſon cette égalité doit régner entre deux Bourbons.

Avec un peu d'attention, rien n'eſt ſi facile que de deviner d'où partent ces Libelles. Tous ont un

même esprit, tout présentent les mêmes idées; tous, en attaquant le Prince Ami du Peuple, atterent M. le Comte de Mirabeau, s'égayent sur les bons Patriotes, & taxent d'ambition M. l'Evêque d'Autun, parce qu'il s'efforce de faire le bien. Tous, comme celui-ci, s'évertuent à lancer des collibets à l'Assemblée en général. Avec quel plaisir l'Auteur du *Domine salvum* se plaît à supposer qu'un Député de Bretagne a dit, qu'*il y a beaucoup de coquins à l'Assemblée*. Dans un autre endroit, il cherche à donner l'alarme, en menaçant de voir bientôt assembler les Provinces, pour, dit il, *violer leurs inviolables Enfans*. Jugez à present si tout les absens ont tort, & si vous devez ajouter foi à cet Ecrit scandaleux qui n'a fait beaucoup de bruit que parce que, pour lui donner plus de publicité, on en a distribué *gratis* quelques mille, encore Dimanche.

Quand, mes Concitoyens, jouirons-nous de cette tranquille liberté, pour laquelle nous nous donnons tant de peines? Quand sortirons-nous entiérement de l'affreuse anarchie) dans laquelle nous ont nécessairement jetés les crises que nous venons d'éprouver? Quand cesserons-nous de confondre ces deux mots fort éloignés d'être synonymes: libetté & licence? Temps heureux, venez dédommager d'honnêtes & courageux Citoyens des fatigues qu'ils supporteut avec tant de force & de courage! Nobles Représentans de la Nation, hâtez-vous d'achever de mériter la Couronne civique qui est due à vos glorieux travaux & que nous aurons tant de plaisir à poser sur vos fronts, rayonnans de satisfaction, lorsque vous aurez rétabli l'ordre après lequel nous soupirons

tous. Alors, lâches Zoïles, forcés de vous soumttre à de sages Loix, vous serez contraints de modérer le fiel que vous versez. Le Sage pourra seul marcher la tête haute; & vous, retirés dans vos infâmes repaires, vous serez obligés de vous y ensevelir, ou d'emprunter, si vous voulez voir le jour, le masque de l'honnête homme, & sa plume, si vous voulez écrire; en attendant, graces soient mille fois rendues au Roi Citoyen, par qui nous aspirons au bonheur... *Domine, salvum fac Regem.*